dans si peu de temps, une véritable encyclopédie pittoresque dont on ne retrouvera jamais plus ni les éléments ni l'occasion.

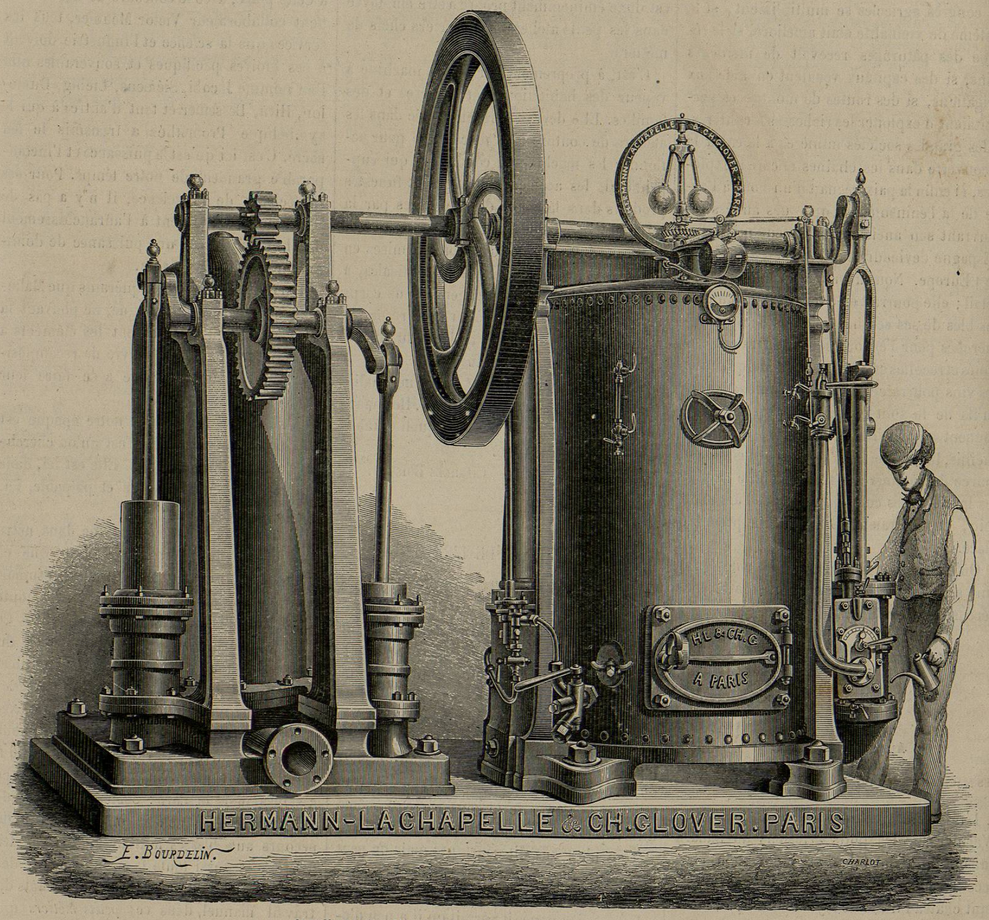
Ce n'est pas là le seul tour de force que nous ayons accompli dans cette publication sans précédents; mais ce n'est pas le moment d'en parler : nous y reviendrons plus tard.

Il nous a fallu, entre temps, parler de l'ensemble et des détails de l'Exposition. Nous sommes parvenus à signaler en passant tout ce qu'il y avait de remarquable, en le caractérisant : nous avons, pour cela, divisé l'Exposition par secteurs, et adopté la méthode de la nomenclature raisonnée des exposants et des objets exposés. Nous avons complété ce travail de récapitulation par l'examen des classes essentielles.

Peut-être cette répétition de vues d'ensemble, quoique nécessaire, aurait-elle paru monotone, si le talent de nos dessinateurs n'en eût varié l'aspect.

Les costumes populaires de la classe 92, tout en nous permettant de faire un cours à peu près complet d'ethnographie, nous ont été d'un grand secours comme attrait de dessins.

Je ne parle pas des visites souveraines qui ont été l'occasion pour nous de passer en revue la condition sociale des divers États du monde, en parlant de ceux qui règnent ou gouvernent.



MACHINES DE MM. HERMANN-LACHAPELLE ET CH. GLOVER.

Il est peut-être bon que nous terminions la tâche de ce jour, en éclaircissant une question que chacun se pose instinctivement. Lorsque, en sortant de la galerie de l'Histoire du travail, on regarde certaines vitrines où sont exposés les chefs-d'œuvre de notre époque, meubles, bijoux, émaux, faïences, on ne peut s'empêcher de s'écrier : « Pourquoi ceci est-il payé moins cher que cela? » L'art industriel produit aujourd'hui des merveilles comparables à tout ce qui s'est fait de plus parfait dans le passé. Pourquoi, par exemple, un meuble de Fourdinois ou de Sauvrezy se paye-t-il moins cher qu'un meuble de Boule, puisqu'il vaut autant et souvent mieux? — Eh mon Dieu! parce que Boule ne fera plus de meubles, tandis que MM. Fourdinois, Sauvrezy et les autres ébénistes vivants qu'on admire, vous en feront tant que vous voudrez, en tout semblables à ceux qui servent d'objet de comparaison avec ce que le passé a produit de plus parfait. C'est le moule brisé après une épreuve que l'on paye plus cher, dans les œuvres du passé, non leur plus grande perfection. Dans une eau-forte de Rembrandt, on estime non-seulement la beauté de l'épreuve, mais sa rareté que rien ne compense.

Et voilà uniquement pourquoi M. Fourdinois, qui est vivant — et je lui souhaite de vivre longtemps — est tarifé moins cher que Boule, qui est mort.

FR. DUCUING.

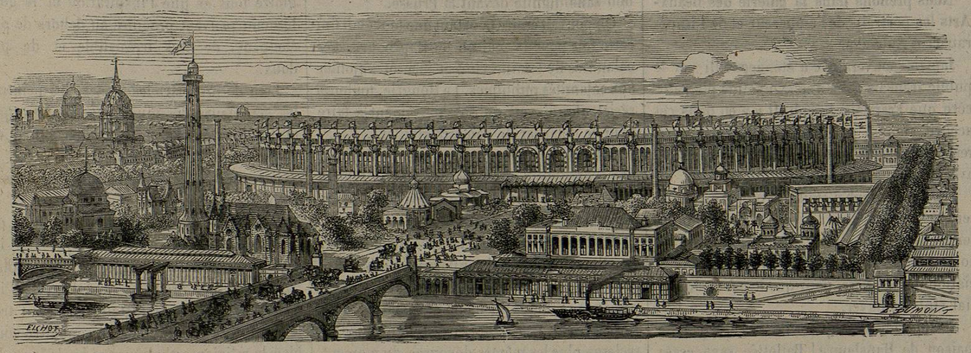
Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE 1867

ILLUSTRÉE

PUBLICATION INTERNATIONALE AUTORISÉE PAR LA COMMISSION IMPÉRIALE



ÉDITEURS :
M. E. DENTU,
Concessionnaire du *Catalogue officiel*, éditeur de la Commission impériale.
M. PIERRE PETIT,
Concessionnaire de la photographie du Champ de Mars, photographe de la Commission impériale.

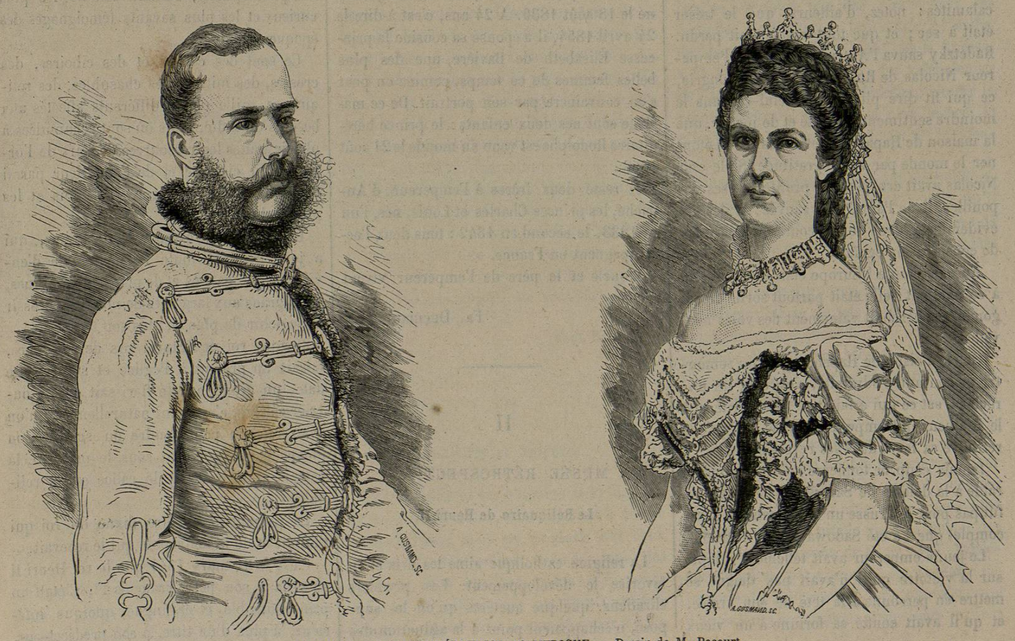
60 Livraisons de 16 pages in-4°.
PRIX DE L'ABONNEMENT
Aux 60 livraisons pour toute la France. . . . . 30 fr. » c.
La Livraison . . . . . » 50
Par la poste . . . . . » 60
Pour l'étranger, les droits de poste en sus.
Bureaux d'abonnements : rue de Richelieu, 106.

RÉDACTEUR EN CHEF :
M. F. DUCUING,
Membre du Jury international.
COMITÉ DE RÉDACTION :
MM. Armand DUMARESQ, Ernest DRÉOLLE, MORENO-HENRIQUEZ, Léon PLÉE, Aug. VITU, membres du Jury international.

SOMMAIRE DE LA 50e LIVRAISON

Du 24 Octobre 1867.

I. *L'Empereur et l'Impératrice d'Autriche* (2 grav.), par M. Fr. Ducuing. — II. *Le Musée rétrospectif : Reliquaire de Henri II* (1 grav.), par M. Octave Lacroix, et *Miniature du quatorzième siècle* (1 grav.), par M. P. Bellet. — III. *Dentelles et Guipures* (1 grav.), par M. Pr. Poitevin. — IV. *La Photographie* (1 grav.), par M. E. Lacan. — V. *Le concours des Fruits au Jardin réservé* (1 grav.), par M. Fr. Ducuing. — VI. *La rue d'Autriche* (1 grav.), par M. Victor Cosse. — VII. *Petits métiers : le Souffleur de verre* (1 grav.), par M. Paul Bellet. — VIII. *Les Meubles de M. Sauvrezy* (1 grav.), par M. Chirac. — IX. *L'Artillerie de la marine française* (2 grav.), par M. le comte de Castellane. — X. *Les Ornements d'église : MM. Rondelet et Biais* (3 grav.), par M. l'abbé Chirac. — XI. *Chronique*, par M. Fr. Ducuing. — 15 gravures.



L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE D'AUTRICHE. — Dessin de M. Bocourt.

I

Les Visites souveraines.

FRANÇOIS-JOSEPH Ier, EMPEREUR D'AUTRICHE.

Nous prenons dans la galerie des Beaux-Arts les portraits de l'empereur et de l'impératrice d'Autriche.

Jamais souverain n'a été accueilli par le public français avec une sympathie plus sincère que François-Joseph. Il y a eu dans cet accueil comme un sentiment d'admiration respectueuse devant l'adversité supportée avec grandeur.

François-Joseph n'était pas préparé à monter sur le trône, dont l'ordre de succession le tenait assez éloigné. Il fallut l'abdication de son oncle, le 2 décembre 1848, et la renonciation de son père, pour que le pavois impérial vînt le trouver.

Étrange destinée que celle de cette grande maison de Hapsbourg! Ballottée sans cesse dans l'histoire, du faîte de la grandeur aux abîmes de l'adversité, une providence particulière semble être commise pour lui faire du malheur un tremplin pour remonter à la fortune.

A son avénement comme aujourd'hui, François-Joseph semblait voué aux revers; et la destinée de sa maison paraissait devoir s'accomplir en lui. L'Italie était soulevée: l'insurrection était triomphante en Hongrie. Il fallut des miracles de bravoure et de diplomatie pour se préserver de cette avalanche de calamités: notez, d'ailleurs, que le trésor était à sec; et que tout crédit était perdu. Radetzky sauva l'Autriche en Italie; l'empereur Nicolas de Russie la sauva en Hongrie, ce qui fit dire plus tard à celui-ci, sans le moindre sentiment d'équité et de justice, que la maison de Hapsbourg était destinée à étonner le monde par son ingratitude. Si le czar Nicolas avait cru pouvoir profiter de ses dépouilles, il ne l'aurait pas sauvée: et il y eut évidemment dans son secours un sentiment de conservation égoïste.

En effet, toute l'Europe était en ébullition à ce moment; elle était partout sortie de ses gonds, et cherchait vainement des voies nouvelles.

Que la maison de Hapsbourg ait pu remonter ce courant d'adversité, c'est déjà un miracle. C'est ce qui a fait dire avec vérité que le malheur retrempe cette race, et qu'elle retrouve sa force dans ses revers même.

Jamais coup de tonnerre a-t-il été comparable à la défaite de Sadowa? Iéna même ne fut pas pour la Prusse un foudroiement aussi complet que l'a été Sadowa pour l'Autriche.

Le jeune empereur avait tellement compté sur la victoire qu'il n'avait pas daigné se mettre en personne à la tête de son armée, et qu'il avait confié sa fortune à un vieux maréchal qui lui rappelait Radetzky. On le lui a reproché après la défaite; personne n'avait songé à le lui reprocher avant la bataille.

Dans ce moment suprême où tout autre aurait désespéré, l'empereur François-Joseph retrouva dans son âme le génie de sa race. Sans hésiter, il abandonna la Vénétie, origine et cause de toutes ses épreuves, et capitula non sans dignité devant la Prusse.

On pouvait croire pourtant que tout était fini cette fois pour la maison de Hapsbourg. Les calamités de famille vinrent bientôt s'ajouter aux calamités publiques. La Hongrie, toujours résistante, n'avait qu'un mouvement à faire pour se détacher de l'empire croulant.

Eh bien, c'est du fond de cet abîme que l'empereur François-Joseph se relève, retrouvant sa fortune qu'on croyait à jamais sombrée.

Au nom de la liberté largement entendue, il rallie autour de lui ses peuples divisés devant qui s'ouvre un nouvel avenir. Chaque province se donne du moment qu'elle se sent libre de se refuser. L'armée plus homogène ne réclame plus les mêmes dépenses, du moment qu'elle n'a plus les mêmes conquêtes à retenir. Le trésor obéré s'allége: le commerce jusque-là endormi se réveille. En un mot, la liberté féconde fait tout revivre, comme un soleil de printemps.

Que François-Joseph n'oublie jamais comment il a retrouvé sa fortune, ce qui lui évitera de la compromettre une troisième fois!

Nous avons vu dans quelles circonstances l'empereur d'Autriche était monté sur le trône en 1848: il avait alors 18 ans, étant né le 18 août 1830. A 24 ans, c'est à dire le 24 avril 1854, il a épousé sa cousine la princesse Élisabeth de Bavière, une des plus belles femmes de ce temps, comme on peut s'en convaincre par son portrait. De ce mariage sont nés deux enfants: le prince héréditaire Rodolphe est venu au monde le 21 août 1858.

Il reste deux frères à l'empereur d'Autriche, les princes Charles et Louis, nés, l'un en 1833, le second en 1842: tous deux l'accompagnent en France.

L'oncle et le père de l'empereur vivent encore.

FR. DUCUING.

II

MUSÉE RÉTROSPECTIF.

Le Reliquaire de Henri II.

La religion catholique aime les arts et en favorise le développement. Les premiers chrétiens, quelque austères qu'on les suppose, n'échappaient point à la séduction des Muses païennes, et plus d'un, après avoir pleuré sur la mort du Christ, ne laissait point de s'attendrir au récit des douleurs de Didon ou à la vue du groupe désolé de Niobé et de ses enfants. Ils comprirent tous de bonne heure qu'il n'est pas de plus belle et de plus noble manière d'honorer Dieu, que de lui présenter et de consacrer à sa gloire tout ce que l'inspiration et le génie humain peuvent produire au dehors de plus éloquent, de plus irrésistible et de plus doux.

Loin de proscrire les poëtes, les peintres, les sculpteurs, les musiciens, on les appela tant qu'on put et on les groupa autour des nouveaux autels.

Les catacombes de Rome furent le berceau de notre art religieux proprement dit.

Je n'ai pas à entrer ici dans le détail des merveilles progressives qui, sous ces influences du christianisme, se sont accomplies dans toutes les branches du talent, de l'industrie et de l'art. L'histoire en serait trop longue, et le lecteur, pour reconnaître combien la religion catholique a aidé, le long des siècles, toutes les manifestations supérieures et tous les travaux illustres, n'a qu'à regarder autour de lui et à se souvenir.

Toutes nos vieilles cathédrales, qui sont souvent elles-mêmes d'incomparables chefs-d'œuvre, sont en possession d'un trésor longuement amassé et pieusement conservé et transmis.

Il y a là des musées véritables où l'or et l'argent, les perles et les pierreries, les étoffes précieuses, façonnés par les artistes les plus habiles, restent comme les plus curieux et les plus savants témoignages des époques écoulées.

Ce sont des calices et des ciboires, des crosses, des mitres, des chasubles, des reliquaires, mille objets différents affectés aux besoins du culte, mais où sont accumulées à plaisir toutes les ressources de l'art de l'orfévre, du ciseleur et de l'émailleur parmi les broderies les plus rares à la fois et les plus riches.

En France, la cathédrale de Reims, qui a joui pendant toute la monarchie d'enviables prérogatives et de priviléges uniques, a pu, grâce aux largesses de nos rois, grossir et enrichir de plus en plus son trésor.

Chaque roi de France, lors de son sacre, faisait un présent à l'église et si, à cette date, un grand artiste florissait ou un ouvrier célèbre, c'est à lui naturellement qu'on avait recours pour fondre ou sculpter, ou ployer magnifiquement sous le marteau, la patène et la custode, le calice ou le reliquaire.

Le présent devait être digne du roi qui l'offrait et de la métropole qui le recevait.

C'est le 31 mars 1547 que le roi Henri II succéda à son père François Ier. C'était un prince aimable et distingué, quoique inférieur, à plus d'un titre, à son prédécesseur, mais qui mêlait, comme lui, le sentiment et le goût des arts à la générosité de l'esprit et du caractère.

On était encore en pleine Renaissance.

Henri II, sacré à Reims roi de France et de Navarre, offrit à la cathédrale un beau et précieux reliquaire où est figurée la Résurrection de Jésus-Christ.

Cette œuvre remarquable a été envoyée par le chapitre de Reims à l'Exposition universelle.

Le Christ, à demi nu, s'élance d'un tombeau d'agate aux panneaux gothiques. Les soldats préposés à la garde du tombeau et vêtus en chevaliers français, sont couchés et endormis sur une terrasse en argent émaillé vert. Le tout se détache et s'élève au-dessus d'une enceinte en hexagone allongé, crénelée comme une petite bastille et terminée à chaque angle par des tourelles que surmontent des anges.

Le tableau, on le voit, est absolument conforme au récit évangélique.

Ce petit édifice se pose sur un soubassement orné de pierres et d'émaux translucides et porté par quatre lions.

Le double D et les trois croissants enlacés, en émail noir et blanc, sont fixés sur le mur crénelé où on lit encore sur une tablette, l'inscription suivante: HENRICVS SECVNDVS CONSECRANDVS HVC ME ADSPORTAVIT. 1547.

Quel est l'auteur de ce reliquaire? On ne sait point; mais on peut affirmer, à coup sûr, qu'il était de la bonne école et probablement un maître lui-même, tant l'œuvre dans son ensemble est bien conçue et bien venue, d'une ingénieuse invention et d'un goût irréprochable.

OCTAVE LACROIX.

Miniatures du quatorzième siècle.

LES TROIS VIFS: PSAUTIER DE BONNE DE LUXEMBOURG.

Deux des salles du *Musée rétrospectif* renferment des manuscrits extrêmement curieux et non moins instructifs que curieux. Ces manuscrits, du reste, ne sont pas prisés des seuls amateurs, gens qui payent à prix d'or toutes les choses rares, mais des artistes, hommes que la rareté ne saurait attirer autant que la beauté; mais encore et surtout des érudits, des lettrés, des savants, de tous ceux enfin qui recherchent les moindres traces des siècles passés, qui en recueillent les moindres restes et qui recomposent ainsi patiemment l'histoire perdue et les générations oubliées.

Les manuscrits du *Musée rétrospectif* ne sont donc pas uniquement bons à récréer les désœuvrés, ainsi que je l'entendais dire hier à je ne sais quel visiteur de l'Exposition; ce sont les désœuvrés, au contraire, qui ne sont bons qu'à jeter un coup d'œil distrait sur ces chefs-d'œuvre du moyen âge, dont ils ne comprennent point l'importance et dont ils ne sentent pas la beauté.

Dans ces manuscrits, que de jolies choses! quelles œuvres délicates et naïves, quels prodiges de patience et d'art, quels trésors d'imagination! avant que l'imprimerie fût découverte, on lisait rarement; mais dans le silence des monastères, ou dans les palais des rois, les imagiers traçaient sur le parchemin, en caractères aussi réguliers que le furent plus tard les caractères moulés, soit la légende, soit l'histoire, soit les prières de la religion; et chaque page terminée, ils l'encadraient dans un réseau d'ornements, d'arabesques, de dessins délicats: ce n'est pas tout, le pinceau venait aider la plume, enluminer l'image et la rehausser des plus vives couleurs ou même la parer d'or et d'argent.

Au quatorzième siècle cet art avait atteint le plus haut point de perfection. Il est facile de s'en convaincre en parcourant le psautier de Bonne de Luxembourg et les beaux manuscrits de cette époque. Les couleurs et les dorures en sont aussi vives que si la main de l'artiste venait de les tracer, les dessins en sont très-corrects: la miniature sur parchemin était alors dans tout son éclat.

La gravure que nous offrons représente une page prise au hasard dans le psautier de Bonne de Luxembourg, femme du roi Jean, morte en 1349. Ce psautier, exécuté sans doute vers 1330 ou 1340, est généralement traité avec moins d'éclat que beaucoup d'autres œuvres du moyen âge. Mais tous les dessins, toutes les miniatures sont des chefs-d'œuvre de finesse et d'esprit.

Jetez les yeux sur cette composition de la page représentée ici. C'est une partie de la légende des *Trois vifs et des trois morts*. Les trois jeunes gens sont à cheval en face des trois morts peints sur la page opposée. Le dessin n'est-il pas charmant? Et les détails qui l'encadrent ne sont-ils pas délicieux? Ce C dans lequel s'enroulent de délicats feuillages, cet oiseau fantastique au col tordu, ces griffons à tête humaine qui soutiennent les armes de la femme du roi Jean, ce fou déroulant un manuscrit, ce fou singulièrement assis sur une mince et haute tige, ce canard, cette chauve-souris et les autres oiseaux dessinés auprès, ne sont-ils pas des œuvres ravissantes?

PAUL BELLET.

III

Dentelles et Guipures.

Les dentelles et les guipures sont des industries importantes, dont Paris est le centre d'exploitation; mais ces produits ont deux centres de fabrication spéciale dans des localités dont on leur a donné le nom. Alençon est célèbre par ces points magnifiques, désignés dans le monde entier sous le nom de *points de France* ou *d'Alençon*. On recherche partout les splendides dentelles de soie noire de grande dimension, que Bayeux et Chantilly ont portées au dernier degré de perfection. Bailleul est aujourd'hui célèbre pour la spécialité de dentelles connues sous le nom de *valenciennes*. Caen fabrique avec succès, comme Bayeux et Chantilly, des dentelles pour robes, volants, châles et voiles. Mirecourt, renommé pour l'originalité de ses créations, satisfait à tous les caprices de la mode. Ses produits ont l'honneur d'une imitation à peu près générale; mais la concurrence étrangère excite son émulation sans éveiller ses craintes.

L'Exposition de 1867 démontre, par delà l'évidence, que la France tient aujourd'hui le premier rang dans cette riche industrie et qu'elle n'a aucune rivalité à redouter.

D'un bout de l'année à l'autre, 200 000 dentellières sont constamment à l'œuvre; toutes travaillent à domicile, dans les campagnes et dans les villes; elles n'abandonnent leurs fuseaux que pour vaquer aux soins du ménage ou pour se livrer aux travaux de la moisson.

Les dentelles françaises sont recherchées sur tous les marchés, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, en Russie, aux États-Unis, au Brésil et jusque dans les Indes; mais Paris est le centre le plus important de consommation pour cette industrie, dont on évalue la production annuelle à plus de 100 millions de francs.

Les dentelles de Chantilly, de Bayeux et de Caen, les plus belles de toutes les dentelles noires, sont tissées aux fuseaux, faites par bandes, réunies par des raccrochés; les dentelles de Cambray, imitations de celles de Chantilly, dont elles n'ont pas la finesse, sont fabriquées au métier; les valenciennes de Bailleul sont faites aux fuseaux, comme le point d'Alençon, qui est la plus légère, la plus fine et la plus riche de toutes les dentelles blanches.

Quand on contemple ce point merveilleux, le cœur saigne si l'on vient à songer qu'il est fabriqué par la population ouvrière la plus mal rétribuée et partant la plus misérable.

Les dentelles-guipures, noires et blanches, ont fait en France de tels progrès qu'elles ne craignent plus aujourd'hui de sérieuse concurrence. Mirecourt est le centre de fabrication le plus renommé pour les guipures blanches et le Puy est sans rival pour les noires; les unes et les autres se font admirer pour la variété des points, des dessins et du style.

La Belgique, qui tient le second rang pour la fabrication des dentelles dans l'ordre des récompenses, a, pour ainsi dire, placé cette industrie sous la tutelle ou le patronage des plus grandes maisons de Paris: MM. Verdé-Delisle frères, par exemple, ont une fabrique importante à Bruxelles, où tout s'exécute d'après leurs dispositions et sur leurs dessins;